

Deux changements majeurs sont intervenus au long des trente dernières années : d'une part les interdits frappant la pratique féminine ont été levés un à un, d'autre part, dans la population juvénile la pratique d'une activité physique sportive ou artistique<sup>1</sup> est de plus en plus fréquente. Pour un grand nombre de parents, le fait de faire du sport rentre désormais dans les canons de la bonne éducation, et ce principe éducatif concerne aussi les filles, mais avec deux différenciations : l'une selon le milieu social, qui s'avère beaucoup plus discriminant pour la fréquence de pratique des filles, l'autre selon les activités car si, hors école, les petits garçons font principalement du football, les fillettes font de la danse et de la gymnastique. Cette massification de la pratique juvénile, dans le secteur associatif, ne saurait cependant masquer un important décrochage à l'adolescence. Il est général, mais plus marqué de la part des filles, et particulièrement dans les quartiers populaires. Pour le sport comme pour les autres champs culturels, l'école, avec l'éducation physique et sportive obligatoire, garde donc une très forte mission d'initiation à une culture commune.

- 
1. Par cette appellation, on essaie de tenir compte aussi de la pratique de la danse, seconde activité chez les petites filles.

## **Le sport, du côté de l'histoire des hommes...**

---

C'est dans l'histoire des rôles sociaux masculins que les activités sportives se sont construites. La danse même vient des guerriers et des prêtres. La Grèce antique interdisait aux femmes toute présence aux Jeux olympiques, même comme spectatrice. Promoteur de la rénovation des Jeux olympiques, Pierre de Coubertin énonçait encore, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, « qu'une olympiade femelle serait impratique, inintéressante, inesthétique et incorrecte ». Pourtant dans ces commencements du sport moderne, l'engagement des femmes, comme celui des petites filles, est accepté dans les domaines compatibles avec l'image de leurs rôles sociaux : la danse et la gymnastique pour la grâce et les pratiques hygiéniques pour que les mères soient solides. Le patin à glace et le tennis sont pratiqués par les demoiselles des beaux quartiers, tandis que les activités plus rudes sont objet de luttes, et l'on retient le nom d'Alice Milliat qui, autour de 1920, réussit à imposer l'athlétisme féminin (mais dans un nombre réduit d'épreuves).

C'est au long de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle que les interdits seront levés un à un : dans les années 1970 pour le football, en 1989 pour le rugby – un secrétaire d'État aux Sports indiquant encore aux préfets, en 1972, que : « Le rugby est contre-indiqué pour les jeunes filles et les femmes pour des raisons physiologiques évidentes. Cette pratique présente des dangers sur le plan physique et sur le plan moral (...) aussi je vous demande instamment de ne pas aider le rugby féminin » (Davisse & Louveau, 1998). Au début des années 1990 la boxe, ou, en athlétisme, la perche et le triple saut sont autorisés aux femmes, et il n'y a plus désormais d'activités qui leur soient fermées.

Mais cette levée progressive des interdits ne concerne qu'assez indirectement les pratiques des jeunes, qui restent profondément marquées par le maintien des dimensions sexuées. C'est du côté des petits garçons que la coupe du monde de football de 1998 a surmultiplié les adhésions aux clubs de foot, avec seulement à la marge une augmentation des féminines. Il en avait été de même,

mais du côté des petites filles, lorsqu'en 1976, les exploits de Nadia Comaneci aux Jeux olympiques de Montréal avaient produit un afflux vers une gymnastique féminine précoce.

L'effet médiatique n'est ni équivalent selon le sexe, ni automatique : les performances internationales comme celle de l'équipe de hand-ball féminine, ont certes le grand mérite de débloquent la représentation du possible, mais ne semblent pas avoir produit d'inscription massive des filles dans ce secteur. De la même manière, malgré les victoires de l'équipe des relayeuses françaises, l'athlétisme ne recrute que faiblement. Même si, en particulier depuis la coupe du monde de 1998, davantage de femmes regardent les retransmissions télévisées de football (la proportion de téléspectatrices pendant les matchs serait passée de 10 à 20 %), cela ne produit pas (ou peu) de pratiquantes. Hors école, c'est plutôt la persistance d'une forte différenciation selon le sexe qui marque les pratiques sportives des adultes comme des jeunes.

### **Ce que font aujourd'hui filles et garçons**

---

Les filles font moins de sport que les garçons, et cet écart se creuse à l'adolescence. Selon les enquêtes récentes (Choquet, 2001 ; Louveau, Davisse & Sels, 2002 ; ministère des Sports, 2002, 2003), deux tiers des jeunes de 12 à 17 ans déclarent faire du sport régulièrement (en dehors de l'école), c'est le cas de trois garçons sur quatre mais seulement d'une fille sur deux, et cette proportion diminue sensiblement après 15 ans. Le *décrochage* s'amorce avant 12 ans parmi les filles, il est plus tardif pour les garçons (16 ans). À 18 ans, plus de 60 % des garçons ont encore une pratique sportive alors que moins d'une fille sur trois est dans ce cas.

14 % des filles n'ont jamais fait de sport (8 % des garçons). Celles qui pratiquent sont moins nombreuses à s'inscrire dans les clubs sportifs (40 % alors que c'est le cas de 52 % des garçons), et cette modalité de pratique est celle qui diminue le plus nettement avec l'âge. Les garçons sont deux fois plus nombreux à avoir une pratique intensive et se trouvent beaucoup plus orientés vers

la compétition, pratiquée par un peu plus des trois quarts des sportifs masculins inscrits en club alors que moins de la moitié des filles s'y adonnent.

Les écarts entre filles et garçons sont amplifiés par les appartenances sociales, car si la pratique sportive des jeunes dépend toujours de leur milieu d'origine, ces variations sont beaucoup plus marquées pour les filles que pour les garçons. Selon l'INSERM<sup>2</sup>, les enfants de cadres supérieurs sont plus nombreux à pratiquer un sport (respectivement 77 % des garçons et 62 % des filles); viennent ensuite ceux des *chefs de famille* exerçant une profession intermédiaire (74 % des garçons et 54 % des filles), des artisans ou commerçants (73 % des garçons et 51 % des filles), des employés (73 % des garçons et 47 % des filles), des ouvriers (70 % des garçons et 41 % des filles), et des agriculteurs (56 % des garçons et 41 % des filles). Dans les foyers les plus aisés, les filles qui font du sport ont en outre une pratique aussi fréquente que les garçons (au moins une fois par semaine).

L'inégalité sociale peut se lire de la même façon à partir du diplôme des parents: Si 92 % des fils et 76 % des filles de parents possédant un diplôme supérieur au baccalauréat déclarent faire du sport, c'est le cas de 71 % des garçons et 55 % des filles pour les diplômes inférieurs au baccalauréat (64 % et 44 % chez les sans diplôme). À niveau de revenu égal, avoir des parents qui eux-mêmes ont une activité sportive favorise la pratique des jeunes, la différence filles/garçons est même gommée lorsque la mère fait souvent du sport (pratique dont la distribution sociale est très inégale). Enfin, selon les termes de Marie Choquet (2001, p. 31), « les filles françaises de souche sont plus nombreuses à pratiquer un sport que les autres (50 % contre 44 % des Françaises d'origine étrangère et 40 % des étrangères) ». Pour les garçons, la différence est peu importante et de sens inverse. Comme l'indique cette auteure (Choquet, 2001, p. 31), il existe donc « une importante inégalité sociale face à la pratique sportive. Plus les adolescents sont issus de milieux favorisés, plus ils pratiquent de sport et plus

---

2. Institut national de la santé et de la recherche médicale.

l'écart entre garçons et filles est faible. Plus les jeunes sont d'origine modeste, moins ils pratiquent de sport et plus la différence entre garçons et filles est importante, en défaveur des filles. »

Au-delà de la fréquence de pratique, son contenu diffère selon le sexe. Ainsi parmi les plus jeunes, si les parents choisissent d'abord le football pour leurs fils, c'est vers la danse et la gymnastique qu'ils dirigent leurs filles. La natation est le seul domaine où l'on peut observer une orientation mixte.

Interrogés sur les activités qu'elles et ils souhaiteraient faire, les filles de 12 à 17 ans plébiscitent l'équitation, suivie du patinage alors que les garçons préféreraient faire de la moto ou de la plongée sous-marine. Ces goûts sont confirmés dans les effectifs des fédérations sportives, puisqu'aujourd'hui, 98 % des licences sont masculines à la fédération de football, 97 % en motocyclisme, tandis que 80 % des licences sont féminines en gymnastique, 78 % dans les sports équestres. La natation est à 59 % féminine et les sports de glace comptent 50 % de filles et 50 % de garçons. Il faut noter qu'en structure fédérale, la gymnastique, la natation, le judo et le patinage sont particulièrement pratiqués par les petits. Ce que les jeunes ne souhaitent plus faire est tout aussi significatif du marquage de sexe puisque les filles rejettent le rugby et la boxe, et les garçons, la danse et la gymnastique. Malgré les évolutions quantitatives, ces distributions sont durablement installées puisque les enquêtes actuelles indiquent les mêmes distributions qu'il y a vingt ans.

C'est hors des formes organisées que les pratiques juvéniles se rapprochent davantage : filles et garçons font du vélo et marchent, mais la fréquence de cette dernière activité est difficile à cerner car, compte tenu des relances des enquêteurs (ministère de la Jeunesse et des Sports, 2002), elle peut correspondre à de la marche ballade d'intensité très variable, surtout parmi les grandes filles qui disent par ailleurs privilégier... le lèche-vitrines.

Les raisons de faire du sport rapprochent filles et garçons lorsqu'ils et elles indiquent, à partir de 15 ans (ministère de la Jeunesse et des Sports, 2002) comme raisons principales communes

de leur pratique le plaisir, les rencontres et la santé ; pourtant, en motivations secondaires, les garçons sont plus orientés vers la compétition et les performances alors que les filles parlent fréquemment du sport *pour maigrir*.

### **Un non dit du monde sportif : le décrochage des adolescentes et des adolescents**

---

Beaucoup de jeunes quittent le monde sportif à l'adolescence, les filles étant plus nombreuses que les garçons à l'abandonner sans reprendre d'autres activités sportives (26 % contre 15 %), d'autant qu'à la différence des garçons, on les retrouve peu dans les pratiques de rue comme le football ou le basket des cités, ou même le roller. Elles décrochent aussi plus tôt : parmi celles qui ont arrêté, 22 % l'ont fait à 10 ans, 43 % entre 11 et 13 ans et 25 % entre 14 et 15 ans (Louveau, DAVISSE & Sels, 2002). Les activités que les jeunes de 12 à 17 ans abandonnent le plus sont les arts martiaux, la danse et la gymnastique. Les raisons de l'abandon sont en partie communes aux filles et aux garçons notamment en ce qui concerne les contraintes des pratiques. Ce sont les parents qui choisissent l'activité des jeunes enfants, mais les adolescents n'y trouvent souvent plus leur compte. Ainsi de nombreuses filles engagées lorsqu'elles sont petites dans une activité perçue comme féminine, en gymnastique ou en danse, considèrent en grandissant que les exigences de ces deux activités ne leur sont plus accessibles : la réalisation de prestations de bon niveau y demande beaucoup d'efforts pour des résultats souvent décevants, donc peu valorisants par rapport à l'image d'elles-mêmes que recherchent les adolescentes. Il en est de même, pour filles et garçons, en ce qui concerne la régularité du cycle entraînement / compétition, contrainte difficile à suivre lorsqu'ils grandissent. C'est particulièrement la pratique en club (42 % des réponses) ou dans une autre forme structurée que les jeunes interrompent. À l'adolescence, lorsque les jeunes ont une pratique sportive, c'est de préférence entre amis.

Les adolescents évoquent aussi le manque de temps, particulièrement les filles. Cependant, ces dernières, comme leur mère, font ainsi davantage référence à un autre choix d'usage du temps. Ainsi, à la question plus globale « quelles sont vos occupations préférées quand vous avez du temps libre en semaine ou le week-end ? », un tiers des adolescentes interrogées répondent « sortir avec des ami(e)s ou... faire du shopping » (18 % citent l'activité sportive). Enfin, si les jeunes abandonnent un sport pour des motifs liés à la nature même de l'activité sportive ou l'emploi de leur temps, ils évoquent aussi des problèmes matériels ou des insatisfactions relatives à l'ambiance, ou à l'encadrement. Les filles semblent particulièrement sensibles à cette question de l'ambiance ainsi qu'aux difficultés de déplacement.



Davisse Annick (2006). Filles et garçons dans les activités physiques et sportives : de grands changements et de fortes permanences... In Dafflon Nouvelle Anne (dir). *Filles-garçons : socialisation différenciée ?* Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.